

roman

la tête dans les choux

Gaia Quasti



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Extrait de la publication

la tête dans les choux

Gaia Guasti

Roman

Illustration de couverture

de Lili Scratchy



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Ah le retour à la terre ! Le charme de la campagne, de la pâte de coings maison, les délices des bains dans la rivière glacée, voilà ce que les parents de Margotte ont décidé de vivre en s'installant dans un hameau de dix-sept habitants, en Ardèche. Et si Clairette du haut de ses quatre ans se révèle une vraie sauvageonne, l'enthousiasme de sa grande sœur Margotte est un tantinet plus mesuré. Pourtant, très vite, elle va comprendre que même dans un village perdu, il reste des mystères à élucider.

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

la tête dans les choux

Table des matières

1	8
2	14
3	21
4	27
5	31
6	33
7	36
8	39
9	44
10	47
11	49
12	54
13	58
14	62
15	66
16	68
17	71
18	74
19	77
20	81
21	88
22	92
23	96
24	98

25	103
26	105
27	109
28	112
29	115
30	118
31	120
32	124
33	127
34	131
35	135
36	140
37	145

À ma grand-mère Bianca.

1

L'équilibre de notre vie de famille repose sur une savante maîtrise des compétences.

Ou, pour mieux dire, reposait.

Demain ce sera fini.

J'essaye de ne pas y penser pour l'instant. Je me dis que j'ai encore un peu de temps devant moi. Autant en profiter.

Car chez nous, ce n'est peut-être pas le paradis tous les jours, mais on s'entend bien.

Le secret, c'est que chacun a son rôle.

Ma mère râle.

C'est sa vocation dans la vie. Sa grande mission.

Elle râle parce que le train n'est pas à l'heure, contre les offres par téléphone, parce que la maîtresse donne trop de devoirs et qu'il fait beau en même temps, parce qu'il n'y a pas assez de place dans les colonies de vacances de la ville, parce que les chefs d'État sont aveugles, parce que le climat se dérègle, parce que les chiens sèment leurs crottes sur le trottoir, parce qu'elle travaille trop ou pas assez, et que ça dépend des périodes.

Nous, on l'aime beaucoup, notre râleuse. C'est sans aucun doute notre râleuse préférée.

On l'aime car la grogne, chez elle, est l'anti-chambre de l'action.

Ma mère pense encore qu'en râlant, on peut changer les choses. Elle se met parfois à râler par écrit, elle inonde les services concernés de lettres comminatoires (avec une mère râleuse, on apprend vite certains mots comme scandaleux, vergogne et comminatoire, qui veut dire menaçant mais en plus recherché et plus efficace vis-à-vis de l'administration), elle organise des pétitions, elle se réunit avec d'autres râleurs de profession pour râler ensemble et pousser les gens paisibles à la râlerie collective.

Lorsque mon père fait de l'humour en l'appelant ma suffragette, maman s'énerve, elle râle alors contre l'ironie de papa, qui ferait mieux d'arrêter ses idioties sexistes et de lui donner un coup de main à plier les tracts sur la table de la cuisine.

Lorsqu'elle obtient gain de cause – c'est arrivé une ou deux fois dans une vie entière de rouspétage, mais on en entend parler en abondance –, elle rayonne, et pendant quelques jours elle traverse le salon comme une danseuse de l'Opéra, la démarche aérienne et aux lèvres le sourire de la gloire éternelle.

Bien sûr, c'est moins drôle quand c'est contre nous qu'elle râle.

Dans ce domaine, elle n'est pas très originale. Elle râle parce que nos affaires se divisent en deux catégories (celles qu'on perd et celles qui jonchent le sol), parce qu'on l'interrompt toutes les deux minutes, parce qu'on salit un nombre incalculable de vêtements par jour, et surtout parce qu'elle ne se souvient plus du bonheur de lire une page d'affilée, allongée sur le canapé, par un samedi après-midi de

printemps. Moi je trouve que si elle ne s'en souvient plus, c'est plutôt son problème, mais quand je dis ça, la grogne explose mystérieusement en rogne, et il vaut mieux alors ne pas rester dans les parages.

Dans ces cas-là, on apprend un tas d'autres mots, comme gouffre béant (synonyme de bac à linge), servage (le contraire d'égalité des sexes), capharnaüm (plus chic que chantier, moins tarte que bazar), réalisation personnelle (qui selon mes calculs est l'inverse exact de ménage et repassage), et l'absurde et comique expression selon laquelle les vacances ne seraient jamais de vraies vacances.

Mon père, lui, il regarde.

Ce n'est pas seulement son rôle, mais c'est aussi son métier. Il se met derrière une caméra et va regarder ce qui se passe aux quatre coins de la planète. Il ne dit rien, il reste là, derrière, à regarder. J'ai dit une caméra, pardon, je voulais dire sa caméra. Car sa caméra, papa, il l'adore. C'est un peu notre animal de compagnie. Il l'a installée dans une pièce à part, avec les accessoires qui vont avec, dans un fourbi incommensurable contre lequel ma mère râle.

D'ailleurs maman râle souvent contre la caméra de papa. Je crois surtout qu'elle est jalouse.

Ma sœur Clairette, elle n'a pas de chance, car son rôle à elle c'est d'être parfaite.

C'est un rôle très fatigant.

Elle est toujours obligée d'adresser à la foule en liesse des sourires craquants, de jouer des cils et de répondre « d'accord » lorsqu'un adulte l'interpelle.

Dès qu'ils aperçoivent ses charmantes bouclettes, les membres de la famille et les voisins réunis en fan-club ne peuvent pas s'empêcher de s'élaner dans un concert de louanges sur la huitième merveille du monde. Puis, fatalement, ils se rendent compte que je suis là, et ils se mettent à me tapoter la tête, gênés, en se creusant la cervelle pour me trouver une qualité quelconque à balancer sur le tapis.

S'ils savaient à quel point j'ai de la peine pour Clairette, si mignonne dans la fleur de ses quatre ans, mangeant bien et dormant mieux encore, toujours contente et souriante, tout plein de « oui maman » et d'adorables petites réflexions enfantines à la bouche.

Le cauchemar.

Mes parents s'étonnent bêtement que leurs deux filles, on ne peut plus différentes, s'entendent si bien. S'ils prenaient juste le temps d'y réfléchir deux minutes, ils comprendraient que ça ne pourrait pas être autrement.

Avec moi, Clairette est très gentille, encore plus qu'avec le reste du monde. Elle me fait plein de câlins, elle m'offre ses jouets, elle m'adresse des déclarations d'amour tant charmantes qu'illogiques.

Tu es ma grande sœur préférée, dit-elle, sans réaliser qu'elle n'a pas vraiment le choix car je suis son unique grande sœur. Et même son unique sœur tout court. Mais à quatre ans, la logique n'a pas encore poussé, comme les dents définitives.

Quant à moi, je lui rends bien son amour. Je lui fais des bisous et je la serre fort dans mes bras.

Il faut bien que quelqu'un la console de son rôle ingrat. Sauf que ça, dans ma famille, il n'y a que moi pour le voir.

Car mon rôle à moi, c'est de penser.

Les autres tentent d'usurper ma fonction, de temps en temps. Mais, en toute modestie, y a pas photo.

Ma force à moi, c'est que je suis méthodique. Je réfléchis minutieusement. Je décortique les questions comme d'autres les œufs en chocolat ou les amandes fraîches.

Je regarde dedans, pour voir ce que je vais y trouver. Et souvent, j'y découvre une surprise.

Il faut dire aussi que, pour mon âge, je pourrais m'exprimer avec une certaine richesse de vocabulaire.

Je dis bien, je pourrais.

Si seulement je m'exprimais.

Le fait est que je n'aime pas me mettre en avant. J'aime encore moins graver mes intuitions, pourtant assez malignes, dans le marbre de la parole. Autour de moi les gens, dans leur grande majorité, s'efforcent de donner des avis fermes et convaincus sur un large panel de questions qu'ils connaissent à peine. Comme si on ne pouvait pas s'avouer ignorant ou, pire encore, changer d'idée.

Ce côté définitif d'une opinion, moi, ça me donne des boutons.

Alors, j'ai trouvé la parade idéale : je garde mes réflexions pour moi et lorsqu'on m'interpelle, je réponds dans ma tête.

En somme, la plupart du temps, je me tais.

Du coup, mes dons ne sautent pas immédiatement aux yeux et les observateurs peu scrupuleux passent souvent à côté de la finesse de mon jugement.

Quant à mes parents, ils ont acquis une extraordinaire capacité d'interpréter mes expressions. Dans ce domaine, ma mère est une véritable championne : elle traduit en réponse la moindre de mes mimiques avec une précision étonnante.

Jusqu'à aujourd'hui, ç'a été ça.

Ma mère râle, mon père regarde, Clairette est parfaite et moi je pense en silence.

La caméra de papa reste bien sagement dans sa niche.

Mais demain, tout cela va changer.

Je m'efforce de ne pas y penser, mais c'est plus fort que moi.

Car moi, Margotte, je réfléchis.

2

On dînait, tranquillement, comme d'habitude. À l'exception près que ma mère ne râlait pas et que mon père, au lieu de regarder, ne levait pas les yeux de son assiette.

Je sentais bien qu'il y avait une nouvelle dans l'air mais, puisque je réfléchis, je sais pertinemment que ce qu'on dit sur le dialogue est faux. Règle numéro 1 du bien-être familial : lorsque ça ne va pas, il vaut mieux éviter d'en parler. Il y a une chance sur deux pour que ça passe tout seul.

Malheureusement, cette fois-ci, ça n'allait pas passer.

– Les filles, avec maman on a quelque chose à vous dire.

C'est la voix de mon père. Il a levé le regard et il nous fixe, moi et Clairette, en alternance, plus précis qu'un métronome.

Mon cerveau s'emballe.

On va avoir un petit frère. Grand-mère est morte. On va adopter un chat. Ils vont se séparer. Maman est malade. On a gagné au loto. La caméra de papa est cassée.

Le coup d'accélérateur est parti sans prévenir. Même les outils les plus performants ont leurs inconvénients.

Je suis tellement lancée dans l'almanach des merveilles et des catastrophes que je rate le début.

– ... à la campagne. On va vous montrer sur la carte.

En se levant, maman brandit une casserole vide dans une main et une carte de France dans l'autre. Il me faut du temps pour réagir.

– Quoi quoi ?

– Je sais pas moi, un canard ?

Ça, c'est l'humour de mon père.

Il n'y a que Clairette pour en rigoler encore, mais cela suffit pour que papa soit passablement satisfait de son effet et continue à nous sortir ses blagues d'écolier d'antan.

Ma mère et moi n'osons pas lui signaler que même Clairette va grandir. Le jour où il n'y aura plus personne pour se marrer à ses fins mots d'esprit, ça va lui faire un choc.

Un peu embarrassée, je me tourne vers maman. Elle prend son ton de Mère supérieure des Sœurs de la Perpétuelle Indulgence pour répéter ce qu'elle vient de dire.

Et c'est ainsi que j'apprends que nous allons déménager.

Très exactement, nous allons partir vivre dans un village en pierre au milieu de la campagne.

En Ardèche.

Département numéro 07.

Je découvre ahurie que mes parents préparent leur coup depuis un moment.

Le fait qu'ils n'en aient pas parlé au cerveau de la famille, autrement dit moi, atteste encore une fois leur manque absolu de discernement.

Concrètement.

Nous changerons d'école à la rentrée.

Nous expérimenterons le bonheur du ramassage scolaire dans la brume de l'automne, et les veillées hivernales devant la cheminée. Nous mangerons de succulents fromages de chèvre et de la véritable crème de marrons. Nous ferons la sieste bercés par les cigales. Nous vivrons enfin dans un environnement sain et naturel, sans violence ni pollution.

Ma mère a pensé à tout. C'est elle qui le dit, évidemment, avec un petit sourire de fouine qui, dans d'autres circonstances, me paraîtrait presque attendrissant.

Clairette étant encore à l'âge de l'insouciance, elle pourra éventuellement être dispensée d'école pour profiter de la nature et de la liberté.

Quant à moi, j'aurai la chance inouïe de travailler les mathématiques allongée sur un lit de feuilles à l'ombre d'un olivier et de répéter le français au bord de la rivière.

Nous allons donc plier nos brics et nos brocs et les déménager à quelque huit cents kilomètres d'ici.

Il faudra s'adapter, assène mon père de temps en temps avec de grands hochements de tête. Ce ne sera pas toujours confortable. Il y aura bien deux, trois petits inconvénients.

Par exemple, papa ne va pas emporter sa caméra. Il va la louer à un collègue. Il dit ça avec un trémolo d'hésitation dans la voix, mais nous n'avons pas le choix, assure ma mère avec un sourire satisfait. Ça va payer une partie des frais.

Nous allons donc partir à la campagne et la caméra restera travailler à notre place. La vie est injuste.

Nous sommes censées sauter de joie.

Nous avons énormément de chance.

Nous ne nous rendons pas compte.

C'est extraordinaire.

Youpi, a lancé Clairette, pleine de bonne volonté.

Moi, comme d'hab, je n'ai rien dit.

Parler et réfléchir en même temps, ça n'a jamais rien donné de bon. Et là, je réfléchissais. Je la voyais devant moi, cette question de la vie champêtre, elle s'enroulait sur elle-même en s'approchant, elle s'ouvrait lentement en dévoilant sa vraie nature, et ses conséquences.

Et soudain, la vérité m'explose à la figure comme un paquet piégé.

J'observe ma mère. Elle a le regard allumé de la fanatique bio, qui rêve pour ses enfants des tomates au goût de tomate et le retour des saisons intermédiaires.

Elle va trouver tout formidable, les gens, les saveurs, les couleurs. Elle endurera le froid de l'hiver et les chaleurs estivales avec un enthousiasme inébranlable, le sourire figé et l'orgueil mal placé de la néorurale à l'épreuve des faits.

Oui, c'est joué d'avance : ma mère ne râlera pas pendant un bon bout de temps.

Mon père.

Il nous a suffisamment répété, à chaque fois qu'il rentrait de voyage, qu'il devait changer de métier pour qu'on connaisse ses arguments par cœur.

Il passait à côté de sa famille, s'éloignait de sa femme chérie, ne voyait pas grandir ses enfants. Au lieu de profiter de tout cet amour à portée de main, il se retrouvait dans des chambres d'hôtel anonymes et partageait le plus clair de son temps avec des quasi-inconnus. Son seul réconfort était sa fidèle, inébranlable caméra.

La vie, disait-il en rentrant à la maison, ce n'est pas ça.

La vie c'était nous, le quotidien avec les êtres chers.

Mais alors pourquoi ne saute-t-il pas de joie en nous annonçant que ça y est, cette fois il va se reconvertir pour de bon ?

Pourquoi son regard court-il trop souvent à la porte de la chambre-fourbi où sa caméra est déjà enfermée dans sa caisse, prête à être abandonnée le long de la route ?

On n'est pas encore partis que déjà l'ombre d'un regret brouille son regard, d'habitude si clair. Le regard de mon père, ce qu'il a de plus précieux.

Sacrifié sur l'autel du retour à la terre.

Ne parlons pas de Clairette. Alors là, ça me fend le cœur d'avance.

La perfection de Clairette est résolument citadine.

Les gerçures de l'hiver, les coups de soleil de l'été, les égratignures des ronces, les ongles sales, la boue, les piqures des insectes : très peu pour elle.

Sa bonne humeur et sa grâce ne résisteront pas. Je suis prête à parier que quelques semaines de ce régime champêtre suffiront à transformer ma charmante sœur en petit monstre éternellement plaintif, enlaidi par la morve au nez et les yeux rougis par des pleurs interminables.

En plus.

Je ne suis pas sûre de préférer un lit de feuilles grouillantes de fourmis et de punaises à ma couette imprimée avec des papillons roses et bleus.

Je suis par ailleurs certaine de ne pas vouloir me baigner dans un torrent inopinément alimenté par la fonte des neiges et dont la température oscille entre 7 et 10 degrés.

Mais il n'y a que moi qui pense dans cette maison !

Comment peuvent-ils ne pas voir que tout ce que nous avons patiemment mis en place en treize années de vie commune va exploser ?

Il faut se rendre à l'évidence, mes parents n'utilisent qu'une partie de leurs possibilités intellectuelles.

On a eu beau leur répéter pendant des années de crèche, puis d'école, sans compter les pédiatres, les animateurs et les conseillers de PMI, que les enfants aiment la routine, ce n'est pas rentré.

Je vais réessayer, mais je ne me fais pas d'illusions.

Chers parents, sachez donc que nous aimons la routine.

Autrement dit, nous n'aimons pas le changement.

Nous sommes comblés lorsque chaque jour nous apporte son lot de petites habitudes bien chaudes, tous ces événements prévisibles qui nous font sentir, merveilleusement, au centre de notre monde.

Notre monde, vous comprenez? Cette chose ronde, confinée et connue où personne ne nous veut du mal et qui nous entoure de ses rassurants bras câlins.

– Mais Margotte! Tu n'es pas contente?

Ça y est, ça commence déjà à se dérégler.

Ma mère ne râlera plus pendant un bon bout de temps. Mon père quittera sa caméra. Clairette expérimentera les affres de l'imperfection.

Et moi, je vais être l'Ingrate.